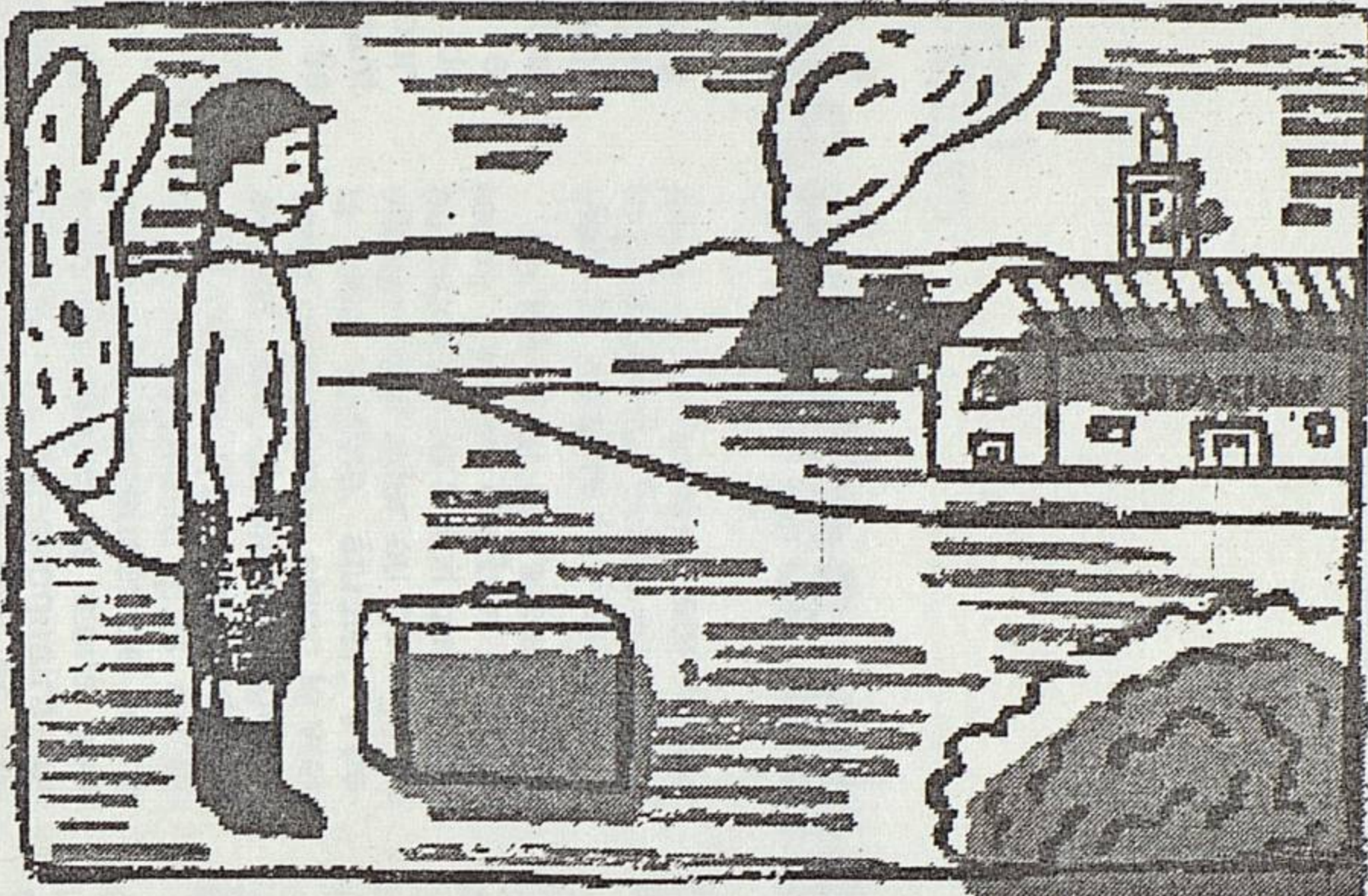


Hibou du monde

Miguel Delibes,
LE CHEMIN, traduit de
l'espagnol par Rudy Chaulet.
Verdier, 192 pp., 95 F.

Le Chemin est le livre de deuil d'un garçon de 11 ans. Même si personne n'est mort. Pas encore. Daniel le Hibou a 11 ans, il va prendre le train, pour la première fois de sa vie, pour la ville, pour l'école, «pour progresser», la vallée n'a pas de nom, elle est la vallée, la seule vallée, comme il y a un seul univers. Daniel va faire son



Paul Cox

deuil de la vallée, un trimestre, et peut-être une vie sans la revoir, lui qui n'a jamais vu qu'elle. Et nous tous allons faire avec lui le deuil à jamais d'une vie ancrée à la terre, cette vie à portée de regard, à portée de mémoire, de cercles de familles, de cycles de saisons, cette vie qui fut le lot des peuples d'Occident depuis des siècles jusqu'au milieu de celui-ci où l'accélération de ce qu'on appelle progrès écarte les horizons, sépare les hommes, défait les liens entre la terre et le sang, transforme le talent de vivant généraliste en spécialistes frustrés et détruit la conscience qu'on avait d'une vie ronde, possible, grégaire, liée aux autres vies, du temps où la vie était un village.

Miguel Delibes avait 30 ans lorsqu'il publia *le Chemin*, à Barcelone en 1950, c'est son livre le plus connu, aujourd'hui souvent commercialisé en coffret thématique avec *les Rats* (1962) et *les Saints innocents* (1981) sous le titre *La trilogía del campo*, une trilogie sans prémédiation, ruminée sur trente ans, disponible en français chez Verdier, dans la sobre et belle traduction de Rudy Chaulet, publiée à rebours de 1990 à ce jour, après qu'en 1959 Gallimard eut fait paraître *le Chemin* dans l'indifférence générale.

Delibes est un conteur, un conteur vrai, pas un type à embellir de sornettes quelques paraboles convenues, non, il donne à voir, il donne le temps de voir ce qu'ailleurs nous avons laissé filer, son écriture a le don du ralenti, de l'arrêt sur image, et ses contes ne sont pas des fables, pas de morale à en tirer, ce qui fut a été, voilà tout, la nostalgie est l'ombre de faits accomplis. Delibes préfère les faits aux regrets, ce petit lait de la mémoire, et Daniel le Hibou a 11 ans, l'âge de la vie devant soi, le monde entier derrière, c'est ce monde qu'il nous dit.

Daniel le Hibou a 11 ans, l'âge de la vie devant soi, le monde entier derrière, première partie d'une trilogie entamée en 1950 par l'Espagnol Miguel Delibes.

MD

Ici, dans la vallée, les gens se nomment par des noms, des sobriquets qui leur ressemblent, Daniel le Hibou, Roque le Rouseux, German le Teigneux, et lorsqu'il n'en ont pas, égard au respect qu'on leur doit, on fait suivre leur titre de leur qualité, «don José, le curé, qui est un saint homme», avec la même insistance qu'Homère parlait d'*Achille, aux pieds légers et au cerveau industriel*. De ce surnom, il faut se montrer digne et l'emplit tout entier, et s'il désoblige, s'imposer à lui pour le vider de son sens commun. Ainsi, Roque le Bouseux, par sa

force surhumaine de jeune adolescent, German le Teigneux, par sa fragilité et sa science des oiseaux, et le Hibou, les yeux grand ouverts entre deux mondes, celui qui s'en vient, celui qui s'en va. On a déjà dit qu'il y avait du Giono dans Delibes, un Giono au lyrisme mesuré, capable de faire de chaque vie un destin accroché à sa naissance, à sa terre, et de chaque geste le passage obligé de ce destin. On peut parfois y percevoir, la littérature en plus, le meilleur d'un Giovanni Guareschi, lorsqu'on affiche à la vitrine de son épicerie «fermé pour cause de déshonneur», ou quand Don José, le curé, un saint homme, organise avec son sacristain lubrique la censure des mollets nus dans les films du ciné-club.

Le Chemin est un roman d'initiation, un livre d'adolescence, où les plus grands désirs sont la mue d'une voix, la cicatrice sur un genou, la peur d'une grande de 20 ans. On y trouve le tunnel de chemin de fer, la caverne de toutes les trouilles et de tous les défis des enfants, celui-là même que le grand-père de Miguel Delibes, Frédéric, immigré français, ingénieur, neveu de Léo Delibes, le compositeur de *Coppélia*, fit creuser pour que passe le ferrocaril, un chemin sans retour vers sa terre natale. Sans retour non plus pour Daniel le Hibou, il prendra demain le train pour la ville, après une nuit sans sommeil et peut-être sans larmes, puisque son père, le fromager du village, a économisé duro sur duro pour que le petit progresse, «sûrement qu'on perd beaucoup de temps en ville, pensait le Hibou, et au bout du compte, il doit y en avoir qui, après quatorze ans d'études, n'arrivent pas à distinguer un geai d'un chardonneret ou une bouse de vache d'un crottin. La vie était tellement bizarre, absurde et capricieuse».

Jean-Baptiste HARANG

30 OCT. 1994

LA MONTAGNE
28 rue Morel Ladeuil
63000 CLERMONT FERRAND

● La croisée des chemins

MIGUEL DELIBES, qui a la stature d'un classique dans son pays, reste peu connu en France. Professeur de droit commercial et écrivain, il a tâté de tout : de l'essai, de la fiction et du journalisme qu'il a pratiqué pendant de nombreuses années dans sa ville natale de Valladolid.

Nuit d'insomnie

Il est un observateur de l'adulte et de ses comportements, de la société. Mais, comme il a beaucoup écrit en des périodes où l'on ne pouvait tout dire, il a utilisé des artifices dont le plus connu est celui du « regard pur », regard du simple d'esprit dans « Les Saints innocents » (*), ou de l'enfant

dans « Le chemin », son roman le plus connu. Publié en 1950, il vient de paraître en France.

Le héros et narrateur est un jeune garçon. Delibes le saisit au moment où il doit quitter son village pour aller au collège de la ville voisine, étudier, « devenir quelqu'un », selon le vœu de son père, simple fromager.

Et l'enfant ne comprend pas. Il ne comprend pas qu'on puisse lui demander de se renier, de renier les siens pour devenir un fonctionnaire, un « Monsieur », ne plus se salir les mains ; il ne comprend pas qu'il puisse y avoir une vie ailleurs que dans sa vallée, une vie accueillante. Dans cette dernière nuit, il a peur, se rebelle et laisse revenir à lui les images et les bruits de ses premières an-

nées : une vie ordinaire qui lui paraît unique, exceptionnelle.

Delibes dresse ainsi le tableau d'une campagne, déjà menacée par la désertification, où le forgeron s'impose par sa force et le notable représente l'ordre, où les nouvelles se transmettent de bouche à oreille, loin du monde, de toutes petites nouvelles qui donnent leur saveur au quotidien.

On ne regrettera qu'une chose, que l'écriture, ici, n'ait pas l'invention, le caractère qu'elle a dans « Les Saints innocents », pur chef-d'œuvre.

Daniel MARTIN

Miguel Delibes, « Le chemin », traduit de l'espagnol par Rudy Chaulet, Editions Verdier, 186 pages, 95 F.

(*) Editions Verdier.



NOTES

BIBLIOGRAPHIQUES

- NOV. 1994

JUSTIFICATIF

DELIBES (Miguel)
Le Chemin.

El Camino : trad. de l'espagnol par Rudy Chaulet. - Lagrasse (11220) : Verdier, 1994. - 186 p. ; 22 cm. - (Otra memoria.) ISBN : 2-86432-207-2 95 F.

Premier volume de ce qui constitue pour l'auteur une trilogie, *Le Chemin* avait été publié en 1959 par Gallimard (Coll. « Du monde entier »). Aujourd'hui épuisée, cette traduction est remplacée par celle très convaincante de Rudy Chaulet. Ainsi se trouve à la disposition du public les trois titres : *Les Rats* (Verdier 1990, N.B. Jan. 1991, p.21), *Les Saints Innocents* (Livre du Mois de Janvier 1993, p.23) font suite au *Chemin*.

C'est un **récit d'enfance** plein de saveur, sans doute moins cruel que les deux qui le suivront, mais non moins **évocateur**. Le monde rural des **hautes vallées pyrénéennes** revit pour nous grâce au talent de Miguel Delibes, à l'acuité et la tendresse de son regard. Les senteurs, la frugalité, l'âpreté de cette vie autarcique destinée à disparaître, sont

rendus avec une étonnante force. Le gigantesque forgeron, le curé « qui est un saint », le maître d'école, le cordonnier manchot, tous sont affublés de surnoms rigolos « le teigneux », « le bouseux », « le hibou », « les lapines ».

Une lecture savoureuse qu'on aimerait compléter par d'autres traductions : cinq romans sur les dix-sept publiés en Espagne sont à la portée du public francophone. (FR)

Fiches Rapides



R DEL C - **DELIBES (Miguel)**
Le Chemin.
Trad. de l'espagnol par Rudy Chaulet. - Lagrasse (11220) : Verdier, 1994. - 186 p. ; 22 cm. - (Otra memoria.) ISBN : 2-86432-207-2 95 F.

Récit d'enfance savoureux dans une haute vallée pyrénéenne espagnole. A douze ans, Daniel "le Hibou" avant de quitter son village pour s'instruire en ville, revoit son "chemin" plein de senteurs, d'émotions et de rude tendresse. Un texte vigoureux plein de finesse et souvent d'humour. (II)

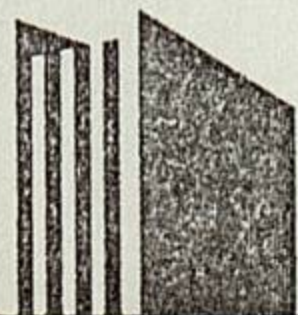
date de parution

24.10.94

MD

* Signale au public un ouvrage excellent dans son genre.

FR (Fiches Rapides) : Pré-information aux abonnés un mois avant la sortie du numéro.



BIBLIOTHEQUE POUR TOUS

UNION NATIONALE CULTURE ET BIBLIOTHEQUES POUR TOUS

212, Rue Lecourbe - 75015 PARIS - Tél. : 45 33 07 07 - Fax : 45 33 45 76

FUNDACIÓN MIGUEL DELIBES

MIGUEL DELIBES

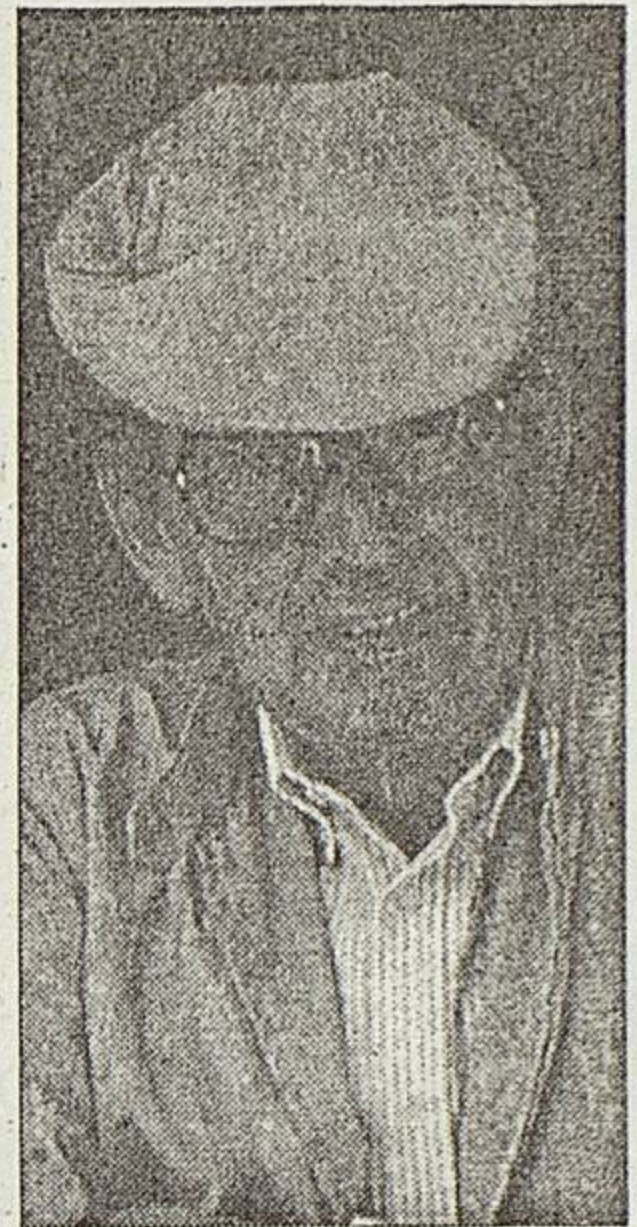
Un chasseur qui écrit

Ouvrons un dictionnaire. Au hasard de l'alphabet, Miguel Delibes, écrivain espagnol né le 17 octobre 1920, suit immédiatement Léo Delibes, compositeur français, auteur de *Bonjour Suzon*. Ce qui ne se trouve indiqué nulle part, c'est le lien de parenté entre les deux. Le grand-père français de Miguel, cousin du compositeur, vint construire le chemin de fer en Castille puis y resta pour l'amour d'une femme. A l'évo-

dans l'herbe humide, l'odeur et la forme d'une bouse de vache, enfin toutes sortes de sensations qui voyagent mal dans l'Europe

PAR
MANUEL
CARCASSONNE

sous le prétexte que Madrid « était un immense garage ». Il y a parmi les cinquante-six livres publiés par Delibes des titres comme *Le Fusil à l'épaule* ou *Les Perdrix du dimanche*. « Je suis un chasseur qui écrit », peut conclure, avec un zeste d'auto-dénigrement, cet homme comblé d'honneurs, prix Nadal en 1948 pour son premier livre et prix Cervantès en 1994 pour une œuvre composite, celle d'un père de sept enfants mais rebelle à la morale, d'un journaliste du ter-



Miguel Delibes : il n'a jamais quitté la Castille. (DR.)

Miguel Delibes a des fougues de caricaturiste qu'il fut, à ses débuts de journaliste : la comédie humaine a des ressemblances ataviques avec le monde des animaux, les guenilles et l'âcre du tabac en plus.

cation de ce cousinage français, de ce possible destin exotique, d'un chemin qu'il n'a pas suivi, Delibes s'enchant. Il a toujours vécu à Valladolid, en Castille. Il n'en bougera pas. Il aime les perdrix, la chasse, les foulées

sans frontières de Maastricht. C'est un enraciné, Delibes, un opiniâtre castillan, un bon fusil, un gentilhomme au visage allongé, à la Greco, qui, déjà directeur de *El Norte de Castilla*, refusa la tête du journal *El Pais*

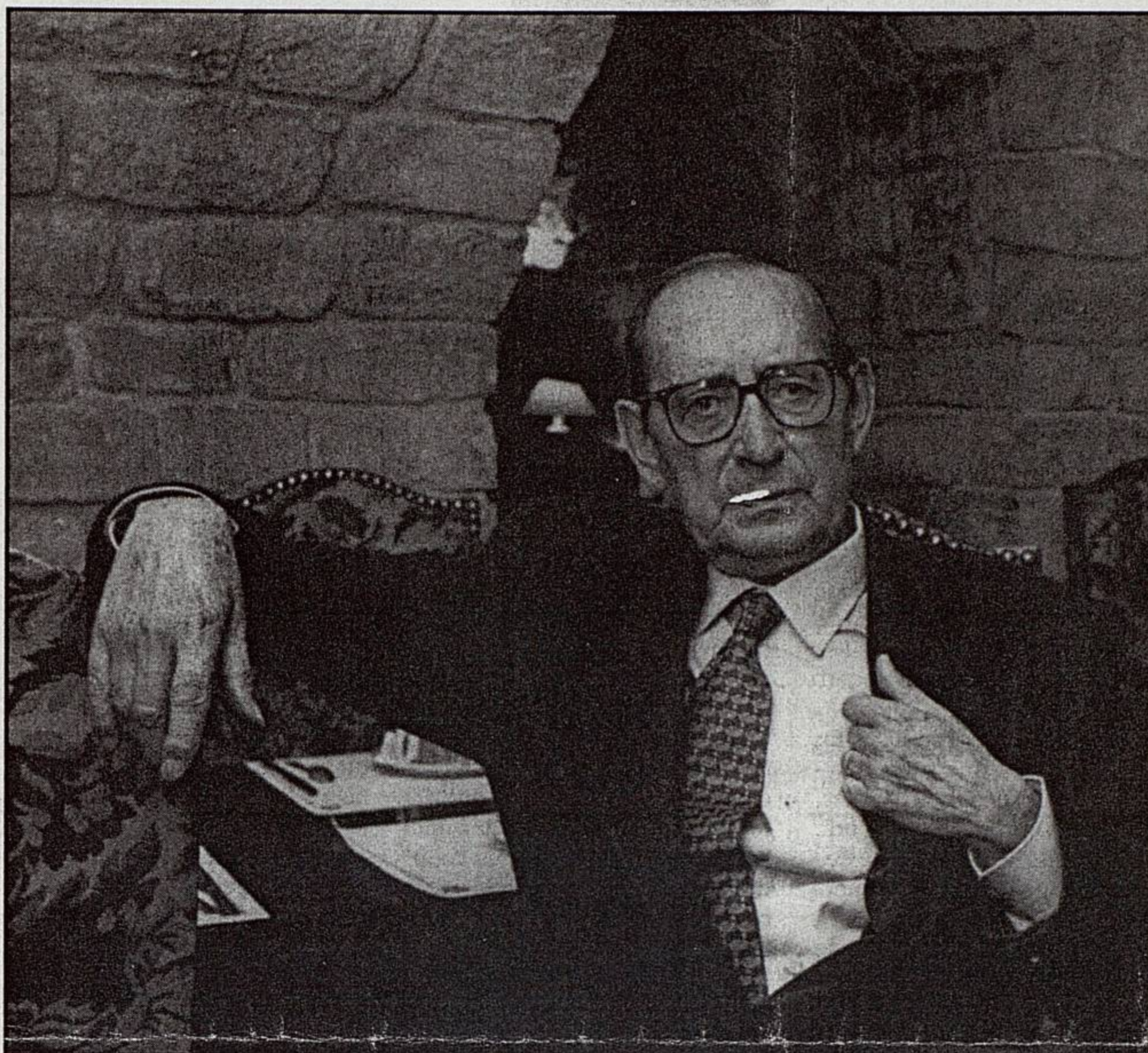
roir mais en délicatesse avec Franco et les censeurs, d'un écologiste d'avant les manifestations du Larzac mais capable de grogner quand il évoque la désertification du monde rural. Puisque nous l'aimons, plaçons-le d'emblée entre Willa Cather et Miguel Torga, l'Américaine pour son amitié des cœurs simples, sur fond d'herbe rouge, le Portugais pour son impassible enracinement, son indifférence de voyageur immobile au monde qui déboule, bruisse, cacarole.

Le Chemin fut écrit en vingt et un jours, durant l'année 1950, avec ce trait rétif, économe, viril même, qui signale l'œuvre dont on croit qu'elle résistera au temps. Voilà Daniel le Hibou, un gamin de onze ans, que son père le fromager, épargnant le moindre sou, compte envoyer en ville pour qu'il y devienne, sinon un savant, du moins un bachelier. Loin des odeurs de lait caillé. « Il doit y en avoir qui, après quatorze ans d'études, n'arrivent pas à distinguer un geai d'un chardonneret ou une bouse de vache d'un crottin », soupire le Hibou, qui ne croit pas au progrès. Il gambade, moque les taches de roussure de la uca-uca, lorgne les muscles naissants de Roque le bouseux, fils du forge-

ron, qui n'admet pas qu'on puisse pleurer même devant la mort, attire, tel François d'Assise, les buses et les lapins. Ce récit de plein air échappe à la niaiserie des sciences naturelles appliquées aux citadins que nous sommes, épris des vapeurs d'essence, grisés au terminus du métro, par une simplicité qui ne s'explique pas, une robustesse du tempérament qui soigne nos nerfs trop fragiles. Miguel Delibes a des fougues de caricaturiste qu'il fut, à ses débuts de journaliste. Tel visage se voit de profil et jamais de face, tel autre n'a qu'un moignon mais s'en sert utilement, ou sourit jusqu'à se déchirer la mâchoire en deux : la comédie humaine a des ressemblances ataviques avec le monde des animaux, les guenilles et l'âcre du tabac en plus. Comme Poil de carotte ou le gamin taloché de Jules Vallès, le Hibou n'a jamais le ridicule, l'affectation, les poses de l'adulte. A la dernière ligne, enfin, il pleure, déversant son âme claire. Personne ne le voit. Mais quand il faut dire adieu au cri rauque des crapauds, au terrain de quilles, aux pommes volées, à la cloche du village, aux amis espègles, pour une larme versée, c'est bien peu, qui pourrait lui en vouloir ?

LE CHEMIN
DE MIGUEL DELIBES
TRADUIT DE L'ESPAGNOL
PAR RUDY CHAULET
Verdier, 95 F.

MD



BIO-BIBLIO

Né en 1920 à Valladolid, Miguel Delibes a écrit environ une quinzaine de romans, des livres de voyages et de chasse, activité qu'il affectionne particulièrement. Dès son premier roman, *La sombra del ciprés es alargada*, il est reconnu par la critique comme l'un des principaux tenants du « réalisme social » qui se manifeste en Espagne à la fin de la guerre civile. Un grand nombre de ses livres a été adapté au cinéma avec grand succès, notamment *Les saints innocents*, ainsi qu'au théâtre. L'œuvre de Delibes a été d'abord traduite et publiée en français dans les années 60, chez Gallimard, dans une traduction de Maurice-Edgar Coindreau. Les trois titres publiés alors, *La feuille rouge*, *Le chemin* et *Sissi, mon fils adoré*, sont actuellement épuisés. Restent disponibles : *Cinq heures avec Mario* (éd. La Découverte, 1990) ; *Les rats* (éd. Verdier, 1990) ; *Les saints innocents* (éd. Verdier, 1990).

M. MONSELEWSKY

Un univers en perdition

L'œuvre de Miguel Delibes est l'une des plus puissantes qui ait été écrite dans l'Espagne du franquisme. De la misère et du désespoir au plus profond de la Castille.

Le chemin, Miguel Delibes. Traduit de l'espagnol par Rudy Chaulet. Ed. Verdier, 95 F.

Miguel Delibes s'est toujours inscrit à contre-courant. Face à une modernité outrancière, imposée de l'extérieur, il préfère défendre un monde en vase clos, son terroir, situé quelque part dans le nord de la Castille la plus profonde, celle que les visions les plus sombres de l'Es-

pagne ont érigée au rang de cliché. Il y a dans *Le chemin*, un roman publié en 1950, le village traditionnel, avec les inévitables personnages qui l'habitent : le curé, figure centrale du post-franquisme, le maître d'école, solitaire et quasiment inutile, les vieilles filles frustrées surgies tout droit d'une pièce de Lorca, et tout un petit monde de gens simples qui grouille autour de ces piliers d'un ordre immuable que rien ni personne n'arrivera jamais à transgresser. Ce village, c'est son refuge, à peine relié au cadre social environnant par une voie de chemin de fer, mais le train ne s'y arrête pas. Là il n'existe pas de gardes civils ni de signes institutionnels d'autorité. Les problèmes se règlent en commun, par une espèce de loi naturelle des choses. La guerre civile elle-même n'y a laissé que des traces occultes, simplement signalées au détour d'une phrase.

C'est parce qu'il pressent que l'avenir qui l'attend n'est sans doute pas aussi

paisible que celui-là que Daniel le Hibou ne veut pas quitter son petit univers, son infime portion de paradis, pour aller en ville y poursuivre ses études secondaires. Pourtant, son père s'est sacrifié pour lui. Mais les études dans cette Espagne-là ne sont pas synonymes de progrès, au contraire. C'est probablement l'irruption de l'idéologie et d'une religion castratrice dans une auto-éducation à l'état sauvage.

« Existait-il au monde quelque chose dont la connaissance exigeât quatorze ans d'effort, trois ans de plus qu'en avait Daniel ? Sûrement qu'on perd beaucoup de temps en ville, pensait le Hibou, et au bout du compte il doit y en avoir qui, après quatorze ans d'études, n'arrivent pas à distinguer un geai d'un chardonnet ou une bouse de vache d'un crottin. »

L'enfant que peint Miguel Delibes ne devra aucune reconnaissance à l'école. Nous sommes très loin du mythe de l'éducation rédemptrice, du savoir académique

considéré comme un moyen d'émancipation. L'école, c'est l'enfer, et le parcours initiatique de Daniel s'arrête au moment où il doit partir, la nuit où il rassemble ses souvenirs pour tenter de les emporter avec lui. Cette nuit-là, Daniel ne peut fermer l'œil. Alors, il revit ses aventures en compagnie de Roque le Bouseux et de Germain le Teigneux, la force, l'habileté et l'astuce réunies en une seule petite bande. C'est un regard d'enfant que Miguel Delibes porte sur le village, avec toute l'ironie et la cruauté dont ce type de regard est capable. Personne n'y échappe, surtout pas ceux ou celles qui se croyaient à l'abri de tout bouleversement. Les changements arrivent toujours du dehors, avec la visite inopinée de gens qui viennent de la ville ou de bien plus loin, et qui possèdent l'aura de l'inconnu, de ce que tout le monde veut être, sauf Daniel, pour qui le cours naturel des choses est brusquement brisé par l'espoir illusoire du progrès (« il fut envahi par l'impression très vive et très nette qu'il prenait un chemin différent de celui que le Seigneur lui avait tracé »).

Le chemin est un roman de mœurs, où le désespoir n'affleure pas, ou à peine. C'est la description nostalgique et attendrie d'un univers en perdition, le volet optimiste de l'œuvre de Delibes. Ses autres romans se déroulent pour la plupart dans le même cadre, mais ils sont beaucoup plus durs, beaucoup plus désespérés. Dans *Les saints innocents*, par exemple (publié il y a peu aux éditions Verdier), il décrit, un peu à la manière de Faulkner, la tragédie de la rancœur et de l'ignorance, qui s'accomplit dans un silence rituel, inexplicable.

Miguel Delibes, pratiquement ignoré en France, a reçu l'an dernier le Prix Cervantes (« une récompense pour les vieux », dit-il) pour l'ensemble de son œuvre, l'une des plus puissantes qui ait été écrite dans l'Espagne du franquisme. C'est dans ce qu'on a appelé le « réalisme social » qu'il a trouvé le moyen de dénoncer la misère économique et la misère humaine. Ses livres peuvent parfois paraître un peu démodés. Mais par sa force, sa sincérité et sa technique admirablement maîtrisée, il franchit les barrières de ce milieu et de ce temps à présent révolu pour rendre son évocation poignante et actuelle, dans le droit fil des plus belles tragédies universelles.

Jacobo Machover

Loin du passé

Le Royaume Interdit, Rose Tremain. Traduit de l'anglais par Jean Bourdier. Ed. de Fallois, 130 F.

Dans une vie, il y a toujours un moment où les fils se dénouent, où les dés se jettent, où les décisions se prennent. En 1952, dans le Suffolk, pendant les deux minutes de silence consacrées à la mort de George VI, Mary Ward, petite paysanne de 6 ans, découvre qu'elle est un garçon. Extérieurement, c'est une fille, intérieurement, c'est un garçon. Pourquoi en est-il ainsi ? Il faut plus d'une vie pour répondre à de telles questions. Or, pour l'instant, Mary n'a pas même une vie. Elle a juste un passé. Et elle a beau courir, courir – comme après sa vieille balle verte – elle n'arrive pas à le dépasser. Non, quoi qu'elle fasse, il y a toujours la brutalité de son père, la folie douloureuse de sa mère, et son frère, Timmy. Et rien – mais vraiment rien – ne bouge. Tout se tait dans ces vies stratifiées, les sentiments et les mots. Alors, Mary part.

Elle part car, étrangement, les rêves ne poussent pas dans le Suffolk. D'ailleurs, à quoi serviraient-ils ? Le jeune Walter est programmé pour reprendre la prestigieuse boucherie familiale. Le dentiste Gilbert Blakey doit attendre, avec sa mère, que sa maison s'effondre comme un château de cartes. Quant à Mary, elle

est condamnée à subir jour après jour la haine de son père. Mais voilà, le monde est mal fait. Tous ont un projet. Walter désire être un chanteur de country, en attendant de trouver les réponses à la vie. Bla-

key souhaite quitter sa mère, car il a découvert qu'on pouvait aimer les garçons et ne pas mourir. Et Mary, donc, veut devenir un homme. Ainsi, tel Lancelot, elle pourra délivrer sa mère de son père.

A un moment ou à un autre du livré, on ne peut s'empêcher de se demander « et si ». Et si son père l'avait acceptée, Mary aurait-elle eu besoin d'être un homme ? Et si Sandra l'avait aimé, Walter aurait-il été forcé de tout quitter ? Et si Mary lui avait parlé, sa mère aurait-elle sombré dans cette folie trop tranquille ? Mais ce sont là de très mauvaises questions. Tous se battent pour qu'on ne les leur pose pas. Car, finalement, ils ne demandent qu'une chose : être eux-mêmes. Et pour cela, ils vont payer un prix exorbitant, ils vont devoir vivre toute une vie.

L'auteur du *Don du roi* accompagne chacun de ses personnages – il y en a de formidables, il y en a de douloureux – de 1952 à 1980. Elle prend le temps de les regarder, de les écouter, de les aimer. Eux que jamais personne ne regarde, n'écoute ou n'aime. « Nous méritons de mourir » conclut Mary de sa longue observation du genre humain. Et voilà bien un sort qui devrait être épargné aux personnages de Rose Tremain ! Ils sont si courageux, si dignes, ces hommes et femmes qui arrivent à un peu de bonheur avec tant de souffrance. « Est-ce que Jésus est partout ou y a-t-il quelques endroits où il n'est pas ? » demande Timmy à sa mère. Elle ne répond pas. Pourtant, elle pourrait citer mille endroits où il n'est pas. Dont sa propre vie, celle de Mary, celle de Walter... Mais ce n'est pas trop grave : tous s'emploieront à combler le vide.

Marie-Laure Delorme

Rose Tremain



IRMEL JUNG